Entrer en cinéma : filière scolaire ou autodidacte

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (2001)**

Heft 17

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-932773

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

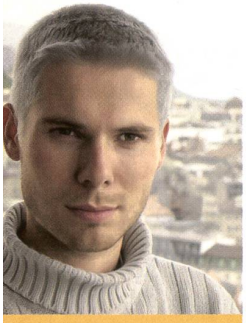
Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

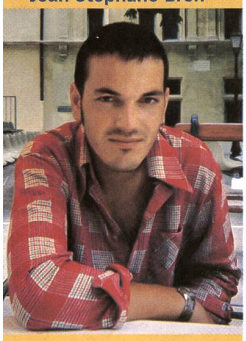
Entrer en cinéma: filière scolaire ou autodidacte

Faut-il absolument passer par une école pour apprendre à faire du cinéma? Ces dernières années, cette voie a été privilégiée, mais les autodidactes «qui en veulent vraiment» peuvent encore se frayer un chemin.

Lionel Baier



Jean-Stéphane Bron



Romed Wyder

Si les Alain Tanner et Claude Goretta se sont initiés au cinéma à l'étranger – dans le vivier de la «cinémathèque anglaise» qu'est le British Film Institue cinéma – Michel Soutter, comme les générations suivantes des Francis Reusser, Yves Yersin, Simon Edelstein, Claude Champion, puis des Jean-François Amiguet et Marcel Schüpbach, s'est formé en Suisse de façon autodidacte. Depuis l'apparition des écoles, dès le milieu des années 70, que viendra compléter Focal (Fondation de formation continue pour le cinéma et l'audiovisuel) en 1990, la voie «sur le tas» est un peu dénigrée. Dommage, car l'une et l'autre ont permis l'émergence de talents. Exemples parmi d'autres: Lionel Baier (autodidacte), Jean-Stéphane Bron (Ecal) et Romed Wyder (Esav), trois jeunes réalisateurs ayant tous réalisé un, voire deux longs métrages.

Lionel Baier: la preuve par l'autodidacte

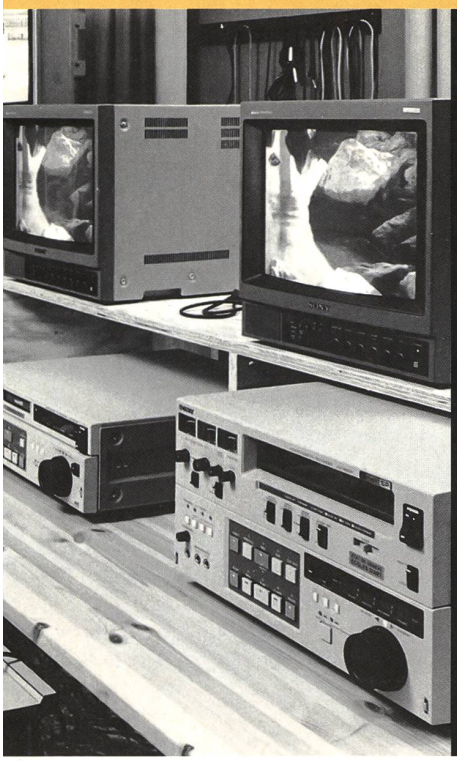
Son documentaire, «Celui au pasteur», a rencontré un vif succès cet automne dans les salles romandes. Et depuis plus de cinq ans, il travaille sans discontinuer dans le cinéma, notamment pour Jacqueline Veuve, Richard Dindo ou Robert Boner. Lionel Baier, 25 ans, n'a pourtant jamais suivi les cours d'une école de cinéma, bien que ce dernier ait toujours occupé une place importante dans sa vie. Adolescent, il tourne déjà des bandes vidéo qu'il présente dans des concours et des festivals amateurs. Il s'occupe ensuite d'une petite salle de cinéma, le Rex d'Aubonne, dont il anime aujourd'hui encore le Ciné-club. Cette activité de cinéphile constitue pour lui la première des écoles: «Mon envie de faire du cinéma est née de mon intérêt pour les films que je pouvais voir enfant à la télévision, puis adulte dans les rétrospectives de la Cinémathèque. Des films de Douglas Sirk à ceux de Jacques Rivette, j'ai essayé sans relâche de comprendre la façon dont les grands cinéastes ont joué du cadrage, du montage, etc. C'est en analysant le travail des autres qu'on peut apprendre quelque chose».

Sur la question des écoles de cinéma, Lionel Baier se refuse à porter un jugement: «Je ne sais pas très bien ce qui s'y passe, ne les ayant pas fréquentées. J'imagine que ce genre d'institutions favorise les rencontres et les échanges, ce qui est toujours stimulant lorsqu'on cherche sa voie dans un milieu aussi difficile à pénétrer. Pour ma part, j'ai préféré la voie universitaire (ndlr: il a suivi les cours de la section d'histoire et esthétique du cinéma à Lausanne), où le cinéma est sans cesse mis en rapport avec différents contextes historiques ou esthétiques. Cette conception ‹élargie› du cinéma m'a permis de mieux saisir mes propres envies de création. J'ai souvent eu peur des gens qui s'enferment dans leur passion et finissent par tourner en rond, de manière stérile».

Le jeune cinéaste, qui prépare actuellement un nouveau film ayant pour cadre la communauté *gay* en Suisse romande, ne peut témoigner que d'une courte expérience: «Avant d'être épaulé par un producteur, je me suis lancé seul dans l'élaboration de mon film, avec pour seule arme ma caméra DV. Le vrai fond du problème ne se situe pas dans le manque de moyens ou l'absence de structures: il est dans la rage – ou plutôt l'absence de rage – de ma génération à vouloir dire quelque chose». (ms)

Jean-Stéphane Bron: la preuve par l'Ecal

Jean-Stéphane Bron est né en 1969 à Lausanne. Il commence à étudier le cinéma en Italie, dans le cadre de Ipotesi Cinema avec le réalisateur Ermanno Olmi («L'arbre aux sabots / L'Albero degli zoccoli»). Il entre ensuite à l'Ecal-Davi et en sort avec son diplôme en poche. Durant ses études, il réalise plusieurs courts métrages, fictions et documentaires confondus. C'est ce deuxième genre que choisit Jean-Stéphane Bron pour sa carrière professionnelle. En effet, son premier long métrage, «Connu de nos services», est un documentaire qui s'inspire des affaires des «fiches» constituées par la police suisse à la fin des années 80. Le film est remarqué et trouve les honneurs d'une projection, en 1997, sur la Piazza Grande de Locarno. Un an plus tard, Bron remporte le concours documentaire de la SSR SRG idée suisse et tourne ainsi, en 1999, son deuxième long métrage, «La bonne conduite». Ce récit, composé de cinq rencontres entre des apprentis conducteurs et leurs professeurs, remporte un



Studio à l'Esav

L'Esav de Genève, pionnière vouée à la création expérimentale

L'Ecole supérieure d'art visuel de Genève (Esav) comprend un Secteur d'expression audiovisuelle. Celui-ci offre une formation complète qui met l'accent sur le développement de la sensibilité créatrice chez les étudiants. Tour d'horizon.

certain succès en salle. Jean-Stéphane Bron co-dirige la société de production lausannoise Ciné Manufacture et occupe la fonction de consultant au Département cinéma de l'Ecal. (rw)

Romed Wyder: la preuve par l'Esav

Né en 1967 à Brigue, Romed Wyder se lance dans la physique, à l'Université de Zurich, avant de s'installer à Genève en 1989. Il entre à l'Esav et obtient son diplôme en option cinéma-vidéo en 1996. Durant ses études, il réalise plusieurs courts métrages de fiction ainsi qu'un documentaire de 70 minutes intitulé «Squatters». Après l'Esav, il achève un second documentaire d'une durée de 53 minutes, «Ecran d'argile» (1997). Puis il s'attaque à nouveau au thème des squatts, mais cette fois sur le mode de la fiction. C'est «Pas de télé, pas de café, pas de sexe» (1999), distribué commercialement dans nos salles et à l'étranger. En dehors de ses activités de réalisateur, Romed Wyder a une longue expérience de programmateur et de projectionniste pour des ciné-clubs et des réseaux alternatifs. En 1989, il devient collaborateur du cinéma Spoutnik à Genève, avant d'en devenir permanent entre 1995 et 1997. Il travaille également depuis peu comme technicien pour une boîte de kinéscopage (FAZ) qu'il a lui-même créée à Genève. En ce moment, Romed Wyder écrit un nouveau long métrage de fiction. Le projet est basé sur un journal intime qu'une connaissance a amené au réalisateur. L'histoire se passera à Genève et mettra en scène des jeunes gens actifs et politiquement engagés. Le film sera à nouveau auto-produit, comme l'était déjà «Pas de télé, pas de café, pas de sexe». (rw)

Par Laurent Guido

L'introduction d'études audiovisuelles à l'Esav de Genève date de 1977. A cette époque, les responsables de cette nouvelle institution – qui succédait à la vénérable Ecole des beaux-arts – ont voulu offrir une formation «officielle» dans le domaine cinématographique, alors inexistante en Suisse. A cet effet, ils ont fait appel au cinéaste Francis Reusser («Le grand soir», 1976, «Derborence», 1985, «La guerre dans le Haut Pays», 1998) et à l'historien du cinéma et critique François Albera (aujourd'hui professeur et directeur de la section d'histoire et esthétique du cinéma de l'Université de Lausanne) pour mettre sur pied un atelier «cinéma vidéo».

D'emblée, cet espace de création et de réflexion s'est distingué par une orientation novatrice et critique: refus de la division du travail prévalant traditionnellement au sein de l'industrie, mise en rapport de la théorie et de la pratique et, surtout, approche expérimentale de la production cinématographique. Le succès de cet enseignement paraît indéniable: il a entre autres permis à ses étudiants de bénéficier de l'expérience de cinéastes de renom (parmi les invités et enseignants «extraordinaires» figurent Jean-Luc Godard, Peter Greenaway, Jean-Marie Straub, Johan van der Keuken, Alain Tanner...) et, pour la majorité d'entre eux, de travailler durablement dans l'audiovisuel. En témoigne le parcours remarquable d'anciens élèves de l'Esav, tels l'ingénieur du son François Musy et les cinéastes Véronique Goël, Aline Horisberger, Pascal Magnin, Daniel Schweizer, Romed Wyder ou encore Aude Vermeil.

Conception expérimentale du cinéma

Au fil des années, l'offre de l'Esav s'est progressivement étoffée, sans pour autant que les principes de ses fondateurs soient abandonnés: elle met toujours l'accent sur la création artistique plus que sur la spécialisation technique et se pose comme alternative au modèle «professionnel» établi. En cela, le Secteur d'expression audiovisuelle (son appellation actuelle) est parfaitement à sa place dans une école d'art. Il privilégie la confrontation avec les autres formes d'expression enseignées à l'Esav, encourageant ainsi une conception ouverte et expérimentale du cinéma.

Seuls six candidats sont reçus chaque année, à l'issue d'un concours d'admission qui a lieu au mois d'août. Les études durent cinq ans. Après une première année consacrée à une série d'enseignements obligatoires, les cours se concentrent sur des activités pratiques de cinéma. Les responsables de ces ateliers invitent des artistes ou des techniciens qui proposent des stages spécifiques en fonction des programmes et des projets des élèves. Sur cet axe central s'ajoutent des ateliers complémentaires: techniques particulières (vidéo, informatique...) et enseignements théoriques (histoire et esthétique du cinéma...). Enfin, un certain nombre d'options sont prévues: elles permettent aux étudiants de suivre des cours pratiques ou théoriques dans d'autres disciplines enseignées à l'Esav, c'est-à-dire dans tous les domaines des arts plastiques (dessin, peinture, gravure, sculpture, sérigraphie, multimé-